

ville voisine. Les colonies n'ont pas la même ressource; souvent l'on y est forcé de prendre des marchandises dont on n'a pas besoin, pour avoir celles dont on ne peut se passer. La raison (de ceci) est fondée sur l'usage où sont les marchands du Canada de ne vendre jamais une seule espèce de marchandise. Leurs magasins contenant un assortiment de toute espèce, il faut que ceux qui achètent prennent un peu de chaque chose, sans quoi le magasin se déserterait et le marchand se trouverait dans la nécessité de vendre le reste avec beaucoup de perte.

“Le commerce des colonies change de face à chaque instant, suivant la bonne ou la mauvaise fortune des armements. La prise d'un seul vaisseau pendant la guerre augmente souvent jusqu'à une valeur excessive le prix des marchandises. Le Canada, dans son commerce, a encore quelque chose de particulier et différent des autres colonies: la navigation n'y est point libre toute l'année, à cause du froid. Le temps pendant lequel les navires y séjournent est une espèce de foire où chacun fait ses ventes et ses achats. Dès que les navires sont partis, à la fin d'octobre, les marchandises augmentent de prix, parce que ceux qui les ont achetées des marchands forains pour les revendre doivent naturellement y gagner. Ce gain est plus ou moins fort suivant les circonstances de la guerre ou du plus ou moins de consommation et de la nature du paiement. Les circonstances fâcheuses dans lesquelles s'est trouvé le Canada par les suites de la plus longue guerre, faisaient hausser chaque jour le prix des marchandises. L'eau-de-vie s'est vendue jusqu'à 200 francs la velle, ce qui fait 25 francs la pinte. Le lard salé, qui valait originairement, c'est-à-dire avant 1755, quinze sous la livre, a valu dans la suite jusqu'à six francs. Un chapeau de laine, des plus communs, qui vaut quarante sous en France, s'est vendu quarante et cinquante francs, et les autres marchandises en proportion. Les pertes continuelles augmentaient le rareté chaque jour, et le décri des espèces a achevé la ruine.”

Le ministre Berryer, à qui l'on demandait des troupes pour soutenir la lutte au Canada (1758) répondit en faisant allusion à la guerre malheureuse que la France avait engagée en Allemagne contre la Prusse et l'Angleterre: “Lorsque le feu est à la maison on ne s'occupe pas des écuries,” à quoi Bougainville riposta: “Personne ne dira que vous parlez comme un cheval.” Berryer se consolait de la perte de la colonie, car, disait-il, “ce sera une charge de moins, le Canada ayant coûté cent millions de francs depuis le début de la guerre.” M. Emile Garnault ajoute à ceci: “D'après lord Chesterfield, les Anglais n'avaient pas hésité à sacrifier quatre-vingts millions sterling, soit deux milliards de francs, pour nous dépouiller d'une conquête dont ils devinaient l'avenir.”